

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Signes et pistes
I Du pain des oiseaux d'André Carpentier (VLB Éditeur)

Gilles Cossette

Number 28, Winter 1982–1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39671ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cossette, G. (1982). Review of [Signes et pistes : *i Du pain des oiseaux* d'André Carpentier (VLB Éditeur)]. *Lettres québécoises*, (28), 29–31.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Signes et pistes

1 Du pain des oiseaux

d'André Carpentier

(VLB Éditeur)

Selon André Belleau, dans sa préface au recueil de récits d'André Carpentier intitulé *Du pain des oiseaux*, ce qui distingue la nouvelle du roman, c'est qu'elle n'a pas, comme lui, partie liée avec le temps. Cela tiendrait au fait que l'événement est au cœur de la *nouvelle*, dans la fiction comme dans la réalité historique :

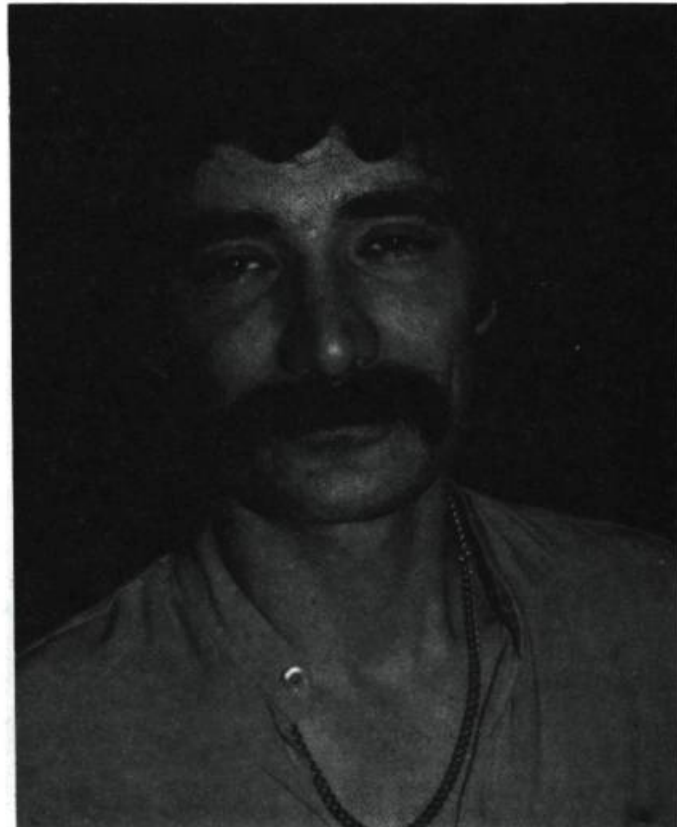
Si la nouvelle se dégage pour ainsi dire de la durée, c'est qu'elle tend à déplacer notre intérêt de la conscience du héros vers l'événement, vers ce qui lui arrive, vu non pas comme un des possibles attendus de l'existence, mais plutôt comme quelque chose de singulier, d'unique. (p.10)

C'est pourquoi, selon André Belleau, la nouvelle est « la forme quasi obligée de la littérature fantastique », car « l'insistance sur l'événement (ses circonstances, sa possibilité, sa signification) libère paradoxalement l'écriture de plusieurs des contraintes de la convention réaliste ». Le temps est un aspect essentiel du réalisme nécessaire au roman ; il requiert que tout changement, chez le héros, soit plausible, c'est-à-dire compréhensible et motivé par des événements précédents. La nouvelle,

elle, dépend moins de la durée et de la vraisemblance.

Les observations d'André Belleau s'appliquent aux récits d'André Carpentier. Ses personnages vivent un

moment capital de leur existence : l'approche de la mort, une grande épreuve ou la découverte du magique. La plupart du temps, l'événement est accompagné de *signes*, (semblables à ceux dont parle André



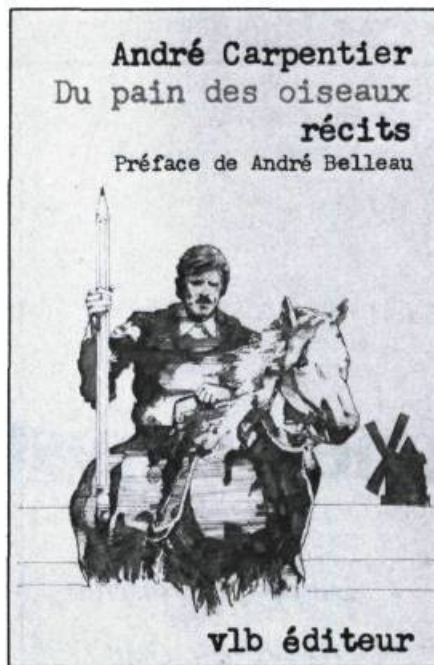
André Carpentier

Photo : Athé

Breton dans *L'amour fou*), comme si ce qui n'avait été jusque là qu'un absurde chaos, indifférent au héros, se mettait à évoluer en fonction de lui, plus ou moins ostensiblement, pour témoigner, dirait-on, d'une unité, d'une transcendance. Même les météores s'en mêlent. Quand Jean-Baptiste, l'Iroquois, meurt d'un coup de couteau, sur la grève, le ciel s'assombrit, le tonnerre éclate, le sol gronde et le fleuve déborde. La faune, elle aussi parle le mystérieux langage de l'inexplicable. Lorsque les villageois déchaînés attaquent Jean-Baptiste, la nuit, dans une mare de la rue Saint-Paul où se mire la lune, une volée de tourtes s'y abat, recouvrant de ténèbres les assaillants et les dispersant. Or, le lendemain, quand il meurt, durant l'orage, le ciel est encore obscurci par une immense volée de tourtes.

Les Amérindiens, comme les animaux près desquels ils vivent, semblent être en contact plus direct que les Blancs avec le grand Tout qui parle. Le pilote dont l'avion s'est écrasé, dans *Le vol de Ti-Oiseau*, est recueilli par des Amérindiens et assiste à une cérémonie étonnante au cours de laquelle les esprits du lièvre, de l'original, du hibou et de la gélinotte viennent conférer avec un vieux sage et apporter à la tribu des nouvelles de l'au-delà. Quelquefois, la faune et les météores se relaient. Quand Gabriel Beausoleil, milicien du régiment de Carignan chargé de ramener à Trois-Rivières trois soldats malades, se retrouve, la nuit, en plein hiver, au milieu d'un lac gelé, il est surpris par l'apparition, dans le ciel, d'une leur blanche, comparable à une aurore boréale, et qui prend la forme d'un long spectre effilé aux yeux sombres. Le lendemain, après avoir découvert la mort de ses compagnons, il voit au dessus de lui une mouette solitaire, qui ressemble fort au fantôme de la nuit. Le soldat au nom d'ange voit dans l'oiseau déployant « ses ailes en forme de relation entre la terre et le ciel » un messenger lui annonçant une délivrance :

Il n'avait plus en tête que l'amitié du ciel... et l'image de ses propres limites. Il savait, en trébuchant



dans ce désert de glace, qu'il courrait vers les confins de sa dimension banale. D'ailleurs son âme volait déjà vers l'inconnu... (p.61)

L'image de l'oiseau revient souvent dans *Du pain des oiseaux*. Le héros du premier texte, un pilote d'avion, s'appelle Ti-Oiseau et il est conteur lui aussi. « J'aimais bien par-semer, dit-il, mes récits d'images symboliques, de personnages singuliers et d'éléments inquiétants et dramatiques ». Dans le dernier récit du recueil, *La première mort*, l'écrivain Auguste Fabre continue à écrire, sur sa nappe, en savourant ce qu'il sait être son dernier dîner, car il a décidé de se supprimer. Le repas est princier, arrosé de grands vins. Voici les dernières phrases de Fabre :

Je vais bientôt poser la tête sur la table, entre — plats dégarnis — bouteilles — deux cendriers pleins — mourir dans une telle odeur — heureux — taches de vin — les miettes — du pain des oiseaux (p.149)

L'éditeur fictif signale qu'il a dû remplacer par des tirets quelques mots illisibles, et les derniers, ajoutés, rappellent des vers de Fabre déjà anciens, apparemment prémonitoires :

*Qui suis-je dans mes habits à décider de ce qu'il me faut ?
Qui suis-je qui me nourris*

*du pain des oiseaux ?
Je suis le singe habillé,
dépossédé de son ignorance,
travesti, maquillé,
par souci d'élégance.
Je suis aussi la bête sombre
aspirant au silence et à l'ombre.
(p.149)*

Quelquefois, même les objets inanimés se mettent de la partie (dans *Jorge ou le miroir du mage* et *Les larmes de Bébé*). Leur intervention, comme celle des météores et des bêtes, constitue un événement en soi, annonciateur d'un autre événement, la mort, mais preuve, aussi, de l'existence de la Magie.

Libérée, par sa nature même, de la vraisemblance, la nouvelle exigerait en revanche une écriture plus dense que celle du roman. « Le style de la nouvelle, dit le préfacier André Belleau, vise au serré, au concentré, au soutenu, tiré soit vers l'extrême économie narrative, soit vers la fulgurance luxueuse du poème ». André Carpentier est un poète, lui, on l'a compris. Mais il est psychologue et philosophe aussi ; il ne se contente pas de raconter un événement surprenant, il cherche à le cerner, à l'éclaircir, avec une ténacité de savant ou de limier. « À la limite, écrit André Belleau, l'événement devient un cas. Et il est vrai qu'un grand nombre de nouvelles peuvent se résumer en une interrogation sur les faits et les situations ». André Carpentier, en tout cas, ne se lasse pas d'analyser, de tout identifier, à grand renfort de mots abstraits qu'il colle comme des étiquettes sur tout ce qu'il trouve sur son passage. Ce langage presque scientifique, un peu solennel, est peut-être une astuce de conteur, convaincu qu'il pourra d'autant plus facilement précipiter son lecteur dans l'irrationnel qu'il lui a d'abord parlé en termes froidement intellectuels, adéquats et rassurants. Malheureusement, André Carpentier va un peu trop loin dans cette direction. Imaginez un paragraphe où on trouve, en huit lignes, tous ces mots : *représentations, matières, incommensurable, absolu, révélation, vital, implicite, résolution, contradictions, temps, fondamentales, doute, étroitesse, immensité, infini, éternité, néant, obscurité, lumière*.

re, *petitesse, étendue* (p. 58). Le pauvre lecteur, qui voudrait bien savoir ce qui arrive au bonhomme de l'histoire, se demande s'il ne devrait pas plutôt aller suivre des cours de philosophie. Aux moments où on s'y attendrait le moins, Carpentier fait basculer son lecteur dans les vertiges de l'abstraction. Décrit-il une femme, physiquement? « Elle arborait un teint pâle, des yeux cernés et deux gros phantasmes liés à un corps sans souplesse ». (p. 144) Voyons comment se rase un pauvre célibataire, dans sa chambre louée :

... il se couvrit le bas du visage de mousse à barbe en pensant que le rêve engendrait l'oxygène du héros dissimulé en lui. Le rêve, ce cerf-volant lancé dans la nuit de l'égo et flottant dans l'impudeur de l'inconscient. Ce révélateur de l'âme. Cette vigie balançant sa morgue au dessus d'un océan de passé et de prémonition. Ces coulisses du réel. (P.84)

Quand les personnages d'André Carpentier n'ont pas des âmes de poètes inconnus ou de psychanalystes de salon, ils ont du vocabulaire et sont portés sur la spéculation. Voici comment se console un amoureux délaissé :

Je laissais mon esprit voyager d'un objet à l'autre, relevant l'élégance de l'un ou la médiocrité de l'autre, parfois sa puissance ou sa magnifique inutilité. Je savais que nous étions passés tout près de la communion. L'affinité d'esprit y était presque, le corps s'amusait. Il n'y manquait peut-être qu'une plus grande dissemblance. (p. 140)

Et quand les personnages de Carpentier font l'amour, ils ne risquent certainement pas de faire accuser leur créateur de pornographie :

... ils rougirent ensemble de tendresse, épousant la fièvre du soleil à venir. Il déroba en elle cette chaleur où s'accomplit l'amalgame du délire et de la raison en forme d'eucharistie, où la mesure du temps se jette dans l'immensité. (p. 102)

Est-ce là « l'extrême économie narrative » dont parle André Bel-
leau? Fait-on les bonnes nouvelles avec les grands mots? La poésie pâ-

Anne Hébert



Les fous de Bassan

Roman
256 pages — 12,95 \$

Au commencement il n'y eut que cette terre de taïga, au bord de la mer, entre cap Sec et cap Sauvagine.

Jetés sur les routes depuis la Nouvelle-Angleterre, hommes, femmes et enfants, refusant l'indépendance américaine, reçurent du gouvernement canadien concession de la terre qu'ils appelèrent Griffin Creek.

Il a suffi de l'espace d'un été pour que se disperse le peuple élu de Griffin Creek. Un court été, rogné aux deux bouts par le gel, pour que Nora et Olivia Atkins sortent de l'enfance, se chargent de leur âge léger et disparaissent sur la grève, le soir du 31 août 1936.

En vente chez votre libraire

Seuil

tit, il me semble, d'analyses aussi impitoyablement savantes et prolixes.

Je n'ai pas encore parlé d'André Carpentier l'historien, qui fait bon ménage, lui, avec André Carpentier le poète. Les plus beaux récits du recueil sont ceux que Carpentier a situés dans le passé : *Casse-cou*, qui raconte l'équipée de Léonie et de son grand-père, personnages hugoliens, dans le vieux Québec, en 1901 ; *La nuit du conquérant*, à Ville-Marie, en 1674, et *Le déserteur*, récit de la dernière mission de Gabriel

Beausoleil, soldat du régiment de Carignan. Quant à la tragique histoire d'une grande amitié gâchée par la rivalité, dans *Le vol de Ti-Oiseau*, qui rappelle *Caliban* de Pierre Seguin, elle commence à Montréal, en 1928. Dans ces récits, les connaissances du chercheur servent discrètement au conteur et au poète, qui seuls peuvent créer des personnages aussi vrais et aussi vivants, dans leur effrayante solitude, que la petite Léonie, que Jean-Baptiste l'Iroquois ou que Gabriel Beausoleil.